

Calcutta, où j'ai vécu



Adrien Granach

Voyageur et écrivain, France



Pour paraphraser Heinrich Böll, dans son livre « Journal irlandais », je dirais : « Ce Calcutta existe, mais celui qui, s'y rendant, ne le trouverait pas, n'aurait bien entendu aucun droit de recours contre l'auteur. »

Je dédie ce texte à Vidya et à Philippe

Au milieu de la route une file de taxis attendent, je m'approche du premier, le chauffeur saisit ma valise et la pose dans le coffre. Lorsqu'il revient je lui donne ma facture indiquant que j'ai réglé.

Une enfilade d'immeubles et de maisons, la route file entre deux langues de terre, de chaque côté un flot de passants, bientôt des carrefours, des feux rouges, l'incessante activité du quartier des banques et des entrepôts, au loin la lueur mordorée se fane sur les toits en terrasse des maisons et des immeubles, une maison en retient une autre lorsque parfois surgit le mur en pisé ou passé à la chaux d'une bâtisse de l'époque coloniale où siègent aujourd'hui des bureaux d'où vont et viennent des comptables et des employés pressés, un porteur déplaçant une montagne de ballots jure tandis qu'un enfant qui mendie aux feux rouges en remontant une file de voitures, de vélos, de bus, un tram, se moque de lui, ayant oublié son rôle pour un instant.

Au moment où le taxi allait redémarrer, il pile pour éviter un jeune qui détale sur le trottoir. De l'autre côté de la rue, des étudiants se moquent de lui :

- Attention Nikhil ! Tu y tiens ou non ? Il ne verrait même pas Aishwarya Ray !

Réveillé par le klaxon, Nikhil finit par sourire à l'évocation de cette actrice. Il monte dans un auto-rickshaw pour retrouver le quartier de Jodhpur où il habite avec sa mère.

Après quelques regards échangés dans le rétroviseur, j'ai perçu en lui ce désir d'échanger quelques mots. Le chauffeur me souhaite la bienvenue à Calcutta.

Le chauffeur sort ma valise, deux femmes et un enfant chargés de paquets s'installent à l'arrière. Devant un kiosque, un groupe d'hommes discute armés de quotidiens en bengali et en anglais, au rythme de l'argumentation les journaux s'ouvrent et se referment, tels des papillons. En quittant Nehru Road, je prends une rue perpendiculaire pour arriver bientôt devant le portail de l'hôtel ; devant moi un parking et sur la droite le hall. Les yeux de la gérante de l'hôtel boudinée dans son majestueux sari m'accueillent avec dignité lorsqu'elle sort ma fiche de réservation ; ses prunelles grossies par les verres de

ses lunettes se figent :

- Economy class.

Ses lèvres viennent de susurrer quelque chose, puis elle hausse le ton soudainement, un homme vient vers moi pour me conduire à ma chambre. Nous retraversons le hall, passant devant des tables basses, des banquettes et des fauteuils où des hommes en costume discutent, manient leurs téléphones portables, un instant de détente où l'on peut s'aventurer à parler de la Durga Puja autrement qu'en termes de *business* mais des cadeaux qu'il va falloir faire, même à des membres d'une famille que l'on apprécie pas.

Nous passons devant le portail et gravissons trois ou quatre marches qui mènent à une bande de béton, comme un long couloir à ciel ouvert, desservant une série de portes sur la gauche où s'écoule la lumière bleutée d'une fin d'après-midi de septembre. Les chambres économiques se succèdent, pour ensuite devenir celles du personnel, qu'ils soient cuisiniers, domestiques, waiters ou hommes à tout faire. Assis ou accroupis, fumant, ils continuent à discuter, à plaisanter, à lire les journaux et revues qui ont été mis à disposition des clients de l'hôtel il y a une semaine ou la veille. Ils jettent un coup d'œil discret pour voir le nouvel arrivant.

L'humidité habite la chambre, les murs ont eu cette teinte tango ou ocre jaune, mais aujourd'hui ce n'est plus qu'un tapis de croûtes et de plaies ; tout au fond de la chambre il y a un rideau en plastique qui masque la salle de bain : une douche, un évier et les toilettes à l'indienne. Juste à côté de la porte, l'unique fenêtre.

J'ai posé ma valise et me suis aussitôt enfourné dans Jawaharlal Nehru Road pour revenir vers New Market et faire le tour de ce quartier, situé à peu près au centre de la ville. Sur les trottoirs les mains se tendent pour saisir des articles, on me pousse dans le dos, pas question de flâner, et lorsqu'un moment de répit semble poindre, un homme s'approche pour me proposer de me guider dans New Market, un marché couvert assiégé par les échoppes et les étals, et gentiment me conduire vers les marchands qui le rétribuent.

Allongé en travers du lit, les yeux mi-clos, entre la vigueur pleine et entière de mon corps et l'aphasie il n'y a qu'un empan. J'entends quelques hommes qui vont vers l'hôtel ou au contraire qui ont fini leur service. Des familles ont installé leurs tentes le long du mur d'enceinte ; les femmes préparent un repas et les enfants jouent, se disputent un jouet trouvé dans le caniveau. Les mères viennent les chercher pour commencer une toilette aussi stricte et sévère que le manque de moyens. Certains hommes ont un travail à la journée ou vendent quelques objets sur une couverture.

Paisible est le ciel, chaud et sec, impitoyable. De chaque fenêtre s'échappe le barnum quotidien où chacun s'affaire au grand mal de la journée, comme un nuage d'incertitude poisseuse sur les murs gris et les terrasses colorées par le linge en train de sécher. Un sarrau d'aurore noie la natte de Nikhil qui reste sur le ventre pour profiter de cette

mare orangée, le corps marbré par l'insomnie. Les bras échoués, il garde les yeux fermés en meublant le silence par de brusques étirements, puis il se lève pour aller se mettre à la fenêtre. Les rues, qui sont parcourues par des voix et des encombrements, portent encore les cicatrices des tapages nocturnes. Un entrelacs d'odeurs se distend avant de se clore sur les passants. Des chiens signent de leurs griffes les affres de la première sieste. Des hommes stagnent en fumant sur le pas de leur porte, à l'angle d'une fenêtre, tels des fossoyeurs appuyés sur la pelle à l'ombre d'un caveau.

La lente et lourde masse de l'Hooghly porte les reflets des ghâts, un homme marche vers le hangar d'une compagnie de taxis, se lissant soigneusement la barbe. Il s'octroie une cigarette, salue des collègues et prend un chewing-gum. Puis il accomplit tout le rituel de la vérification de son véhicule, une Ambassador dont il ne voudrait aucunement se séparer, voiture dotée à ses yeux outre d'un attachement familial, d'une prestigieuse allure. Assis, avant de démarrer il se regarde une dernière fois dans un petit miroir rangé sous son siège, réajuste son turban.

Le soleil huile déjà les façades et projette les ombres, un ballet d'ombres est passé devant ma fenêtre, jusqu'à ce que tous soient en poste, rasés de près, les habits aux plis impeccables.

J'ai choisi cet hôtel au hasard, le temps de voir comment je m'acclimate, pour me reposer et reprendre des forces. Ainsi, je me suis fixé deux nuits avant de rejoindre la pension qu'un ami m'a conseillée, située au sud, mais je ne sais pas exactement où.

Traversant le hall, je gravis l'escalier jusqu'à la salle à manger où est posé le fastueux buffet. Dans cette salle, au décor dans les teintes beige, au mobilier qui conjugue sobriété et originalité, je me retrouve au milieu d'un parterre de brahmanes en dhoti immaculé, de sikhs et d'hindous en costume, chemise blanche et cravate, ronds comme des barriques ou plus athlétiques, qui devinent tout de suite que je ne suis pas de leur caste : celle des hommes d'affaires. Je ne leur suis donc d'aucune utilité. Je n'ai même pas le charme de cette touriste américaine que j'ai entraperçue, fine, aux longs cheveux blonds, avec des yeux bleu-vert. Ils ne parlent qu'anglais lorsqu'il s'agit d'affaires, sinon entre eux ils préfèrent le bangla.

Entre les stations de métro Esplanade, Central et M.G. Road, je décide d'aller vers le nord, après m'être vaguement fixé comme but le quartier de Jorasanka où se situe la maison de Rabindranath Tagore. De toute façon, je me laisse toujours guider par la curiosité. Si à cent mètres une atmosphère m'interpelle, je suis cette inspiration.

Tandis qu'au nord les rues de Calcutta semblent tressées comme les lignes de vie d'une paume, retenant parmi leurs mailles la moiteur ou la fraîcheur, au sud les rues et les artères se détendent, s'effilent, comme des phalanges ivres, laissant un filet d'air s'immiscer, ployer la cime des arbres.

Réveillé en pleine nuit, en proie à une angoisse, je posais il y a quelques instants ma

main sur l'épaule d'une dormeuse, caressant les plis carnés de son corps immobile, jusqu'à ce que des voix fassent irruption, puis ce bruissement étonnant et fluide sur le toit, et dans l'obscurité je vis une flaque devenir mare. Je saisis les serviettes, en enroulant une pour la mettre devant la porte, et tenter d'éponger cette coulée.

Mon rêve me revient, cette femme qui dormait à mes côtés, puis l'affolement dans les chambres voisines ; en rouvrant pour aller petit-déjeuner je vois que l'eau commence à gagner le parking.

Il avait plu toute la nuit et les jours d'avant. Après être resté dans l'hôtel une bonne partie de la journée, je me suis mis en tête d'aller à l'Indian Coffee House. En quittant l'hôtel, sous un ciel encore orageux, parmi les rues gorgées d'eau, je découvre que les familles qui vivent sur le trottoir se sont regroupées sur les bosses de bitume encore épargnées, tandis que les enfants agrippés aux lourdes grilles en fer forgé de l'Indian Museum, jouent à s'arroser, plongent, saisissent les objets qui flottent.

En déambulant, j'atteins un kiosque non loin de Central. Tous les journaux parlent d'une grave crise pour le commerce en cette période d'achats, énumérant les magasins inondés, les échoppes et les étals qui ont dû disparaître. Ce reste de mousson remet en question la Durga Puja et la santé économique de ce Noël bengali.

Lorsque je pénètre dans le taxi, le chauffeur qui me guettait, referme les pages du *Statesman* qu'il faisait mine de lire, pour se retourner vers moi et m'accueillir « chez lui ». Raffiné, la barbe parfaitement taillée et la moustache lissée, son turban de sikh impeccablement mis, il me commente les exploits des sportifs et tient absolument à me décrire les bâtiments que nous croisons, à me dévoiler « sa » ville. Il me rassure quant à la mousson qui ne va pas durer, croyez-moi ! Et aussitôt de pester contre la politique de la ville en matière de canalisations. Cet homme intarissable se curait le nez de temps à autre, en pleine dissertation. A un moment donné, je m'aperçois que je patauge car l'eau s'infiltre par les portières. Ne pouvant guère aller plus loin, il stoppe au milieu d'un carrefour. En me détaillant le prix de la course, il compte la future réparation de sa voiture.

Le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, j'arpente les rues, les pieds dans l'eau limoneuse. En me voyant avancer les passants sont surpris. Un étonnant silence emplit les rues, des vélos passent lentement, une charrette vide tirée par un homme et un gamin. Je plante mes pieds dans les pas de celui qui me précède, le seul mouvement rapide est celui de l'obscurité survenue entretemps. Je croise un troupeau de moutons qui progresse en silence, tout en gondolant le reflet de l'éclairage inégal des avenues par les réverbères ou les néons.

De l'eau à mi-mollet, masse noirâtre, fraîche, au lieu de rejoindre l'Indian Coffee House, je longe un mur qui semble entourer une propriété dans ce quartier populaire, d'un coup jaillit la vision du Marble Palace avec la masse sombre de la végétation et le bruit atténué des fontaines. Une tête a émergé, des lèvres me hèlent le prix d'entrée,

qui est le double de ce qui est affiché sur un écriteau fixé sur un des piliers du portail. Sentinelle protectrice qui me conseille de revenir le lendemain, malgré tout y aller aujourd'hui est mieux que demain car personne ne l'a vu un soir en pleine mousson. Ce mensonge a la rondeur bonhomme de son ventre. Après une tentative de marchandage, je cède car je tiens à voir le Marble Palace et puis son mensonge a attisé ma curiosité.

L'immense verrière, construite au début du siècle est magnifique. Les reflets liquides sur les lames de verre ruissellent, je réussis à trouver une porte ouverte ; je traverse une grande salle tout en marbre, en fripant une fine couche d'eau qui laisse apparaître parfois l'éclat des marbrures.

Le lendemain, bien que la pluie ait cessé, certaines parties de la ville sont encore inondées. Attiré par le va-et-vient de briques, je suis quelques membres de l'équipe. Je me retrouve dans les cuisines où amusé, le personnel m'accueille et me recommande de bien suivre le dallage improvisé. Plaisanteries et rires francs. Pendant qu'un groupe tente vaillamment de soulever une cuisinière, je musarde de brique en brique et me retrouve dans le hall.

Lorsque les rues ne sont plus inondées, les marchands réinstallent leurs étals, la foule engorge à nouveau les avenues, sur certains grands axes proches de jardins publics ou d'esplanades, la poussière refait surface, le tumulte empressé de la ville sature l'air.

De l'hôtel je suis parti en auto-rickshaw jusqu'à la pension, coincé entre une grosse femme qui agitait un éventail tout en parlant au chauffeur, et ma valise. La femme s'arrêtant à Gol Park, le chauffeur en profite pour aller voir des collègues pour savoir s'ils connaissent Lake Road. Après plusieurs spéculations nous avons fini par trouver ; Lake Road est une rue coudée rejoignant deux grands axes qui traversent la ville : Dr Meghnad Saha Road et Rajah Subodh Chandra Mullick Road. Nous longeons la Ramkrishna Mission et bifurquons sur la gauche.

C'est une maison de deux étages avec un toit en terrasse, comme beaucoup, et ce qui devait être un garage fait office de réception. J'appelle, pas de réponse. Le mobilier est simple mais chaleureux, une table et des chaises, un canapé, quelques photographies de personnalités bengalies, au fond le bureau et derrière un ventilateur sur pied. Le gérant déboule, me salue, puis nous passons aux formalités. D'une quarantaine d'années, grand, quelques mèches rebelles trahissent la sieste qu'il devait faire. Malgré son anglais bricolé et ma non-connaissance du bangla nous sommes arrivés à communiquer. La dizaine de chambres, spacieuses, qui donne sur des balcons fermés par une grille en fer forgé, est surtout habitée par des personnes qui viennent travailler sur Calcutta. Mais en cette période de Durga Puja il n'y a plus grand monde, car beaucoup sont repartis passer les fêtes en famille.

La chambre que j'occupe donne sur l'arrière ; du balcon que je partage avec une autre chambre où dorment trois travailleurs, je peux voir au loin le quartier de Jodhpur. A l'autre bout du couloir il y a un couple qui est venu d'Orissa pour visiter la ville.

Le gérant est aidé par un homme jeune, petit et menu qu'il appelle parfois « Son » ou « Boy », qui s'occupe de toutes les tâches ménagères et des courses. La plupart du temps, ils cuisinent tous les deux dans une pièce aussi vaste qu'un placard. Le soir, dans la salle à manger, assis par terre le gérant remplit minutieusement ses livres de comptes, entre le bahut où ses autres cahiers au format italien reposent avec des bons et des bordereaux, et la grande table de jardin en plastique blanc cernée de chaises.

Lors du premier repas, j'étais plutôt gêné, car ils sont restés debout, devant moi ; j'ai bien compris que ce fut pour eux une manière de partager ce moment avec moi, et puis ils étaient inquiets, allais-je aimer leurs plats ? Est-ce qu'il allait falloir en cuisiner un autre ? J'ai léché mon assiette, un vrai délice. Profitant de ce moment de détente j'ai appris leurs prénoms, Jayant pour le gérant, Sunil pour le jeune.

Le soir, c'est plutôt Sunil qui me sert du riz avec dal et légumes, avec pickles ou sans, avec chapati ou sans, selon les jours. Dès qu'une chose me plaît, je suis sûr de l'avoir au repas suivant. Ainsi, un jour Sunil m'avait apporté un délicieux yaourt au lieu de l'habituelle pomme. Le lendemain, il m'apporta un yaourt, même le matin. Si, pendant que je mange Jayant s'installe pour remplir ses colonnes, je sais qu'il ne va pas tarder à redresser sa calvitie naissante, car il souhaite bavarder. Ils sont chaleureux.

Comme nous approchons de la semaine des célébrations, Jayant me montre son village sur une carte, à plus de cent kilomètres de Calcutta, au nord-ouest. Il va y aller pour quelques jours, tandis que son frère va venir le remplacer. Il me le présentera.

La pension est située à côté d'un ensemble de lacs - Rabindra Sarovar, Lotus Pond et Dhakuria Lake - entouré par un immense jardin public, presque une forêt. Cette étendue qui se termine à l'ouest par le fameux Rabindra Sarovar Stadium où ont lieu toutes les grandes compétitions sportives, est traversée par quelques grandes allées et de multiples sentiers et chemins.

En fin d'après-midi, des couples flânent amoureusement entre les halos lunaires des réverbères perdus dans cette nature, des coureurs filent en haletant, un peu partout des groupes pique-niquent. Il y a tant de corbeaux, pigeons et moineaux, qu'on ne voit pas le ciel. Circulant entre les mares blanchâtres de fiente séchée, véritables croûtes recouvrant certains bancs ou le bitume des grandes allées, je suis étonné par ce croassement aigu et continu.

Alors que je m'apprête à rentrer à la pension en longeant Dhakuria Lake, un jeune étudiant m'aborde, curieux sans être indiscret, réellement désireux d'échanger. Notre conversation résume nos parcours singuliers, l'essentiel qui forge une vie, puis nous nous quittons, enchantés. Il s'appelle Nikhil.

Depuis quelques jours, je vois émerger des bambous à des carrefours, sur des places ou au milieu d'une rue. Pendant plus d'une semaine, je ne remarque aucun autre changement. Du jour au lendemain partout les pandals ou temples éphémères s'imposent,

ces constructions hétéroclites, ingénieuses, vivantes. Partout il y aura la déesse Durga, mais les formes sont incroyables. Ce temple peut avoir l'aspect d'un sphinx, un palais constitué d'une multitude de parapluies ouverts, de toutes les couleurs ; ce peut être un temple grec, un arc de triomphe supportant une statue de la liberté.

Le soir les familles vêtues dans leurs plus beaux habits font le tour de ces temples aussi bien pour le spectacle que pour se recueillir, et ce pendant une semaine. Dans les jardins publics des foires du Trône se sont installées, partout c'est l'effusion. Les gardiens de chaque temple veillent à ce que les chenilles de visiteurs empruntent la bonne file, une pour l'entrée, une pour la sortie. Ne pas contrevenir. Le nez contre une nuque, les mains contre les omoplates, les visiteurs avancent, rient, stagnent, plaisantent, prennent des photos ou mangent une friandise. La police distribue des plaquettes indiquant les rues, les temples, le sens d'entrée et de sortie, afin que personne ne se perde.

Un soir, non loin de Deshapriya Park, je venais de visiter un pandal au croisement de plusieurs ruelles, un igloo en plâtre avec à l'intérieur son ambiance disco et la boule reflétant les feux des projecteurs qui balayent les têtes ravies. Lorsque je choisis de retraverser Rash Behari Avenue, et me faufile entre les voitures comme tous les passants, il y a devant moi trois jeunes femmes. A l'instant où elles abordent le trottoir, l'une d'elle s'aperçoit que son foulard est accroché au pare-choc arrière d'une voiture. Elle tire dessus mais rien y fait. Le feu passe au vert, les voitures commencent à avancer et l'étoffe se resserre autour de son cou. M'apercevant que le conducteur n'entend pas leurs cris, je donne un violent coup du plat de la main sur le coffre en hurlant. Je décroche le foulard sous les yeux médusés du type qui est sorti de sa voiture. La jeune femme, qui se remet de ses émotions, n'en finit pas de me remercier puis elles s'évanouissent dans la foule. Pendant quelques jours j'ai eu mal à la main.

En revenant à la pension je passe devant un ensemble de bâtisses d'une dizaine d'étages, entre la résidence et le HLM, puis une suite de maisons spacieuses, de deux ou trois étages, où vivent parfois plusieurs familles. Des guirlandes d'ampoules de toutes les couleurs illuminent toutes ces façades.

Toute la nuit, la télévision venant d'une des fenêtres de la maison d'à côté m'a tenu éveillé. En allant sur le balcon, j'ai perçu des voix, des rires, des bruits de vaisselle. C'est probablement le moment où se retrouvent cuisiniers et domestiques pour s'abreuver de programmes où se mêlent variétés mielleuses et épisodes qui relatent la vie d'une divinité, tout en plaisantant.

La veille j'ai visité le temple que cette famille a érigé dans le garage qui occupe pratiquement tout le rez-de-chaussée. Une tenture d'un rouge vermillon est suspendue depuis le plafond et vient recouvrir l'estrade où reposent les statues de Durga et de Ganesha, plus grandes que les autres, qui semblent surveiller le brahmane qui est assis devant elles. Un parterre de pétales de fleurs jonche le sol, avec de l'encens et des offrandes. Tout l'aspect féérique de l'ensemble s'est brisé lorsqu'une des femmes m'a

offert des pâtisseries. A cet instant j'ai vu les deux grosses cylindrées qui trônaient au fond du garage, astiquées, étincelantes.

Dans la fraîcheur de l'aube, assis sur la terrasse, j'entends les tambours cérémoniels des premières célébrations du jour. Les cornes des trains qui empruntent la voie ferrée plus au sud, vers Jodhpur, résonnent plusieurs fois et longuement, car des familles vivent le long des rails. Juste avant que le train ne passe, tous ceux qui étaient au milieu se rabattent prestement, attendent que le train s'éloigne, puis ils retournent au milieu des rails.

Ce jour-là j'avais fait une grande promenade, depuis le quartier de New Alipur jusqu'à Alipur, pour revenir vers Deshapriya Park. Je croise Nikhil qui allait chez lui. Je l'invite à prendre un thé dans une gargote. Pendant un temps il reste sur ses gardes, nous conversons à bâtons rompus. Au détour d'une phrase, il se détend et commence à me parler de son inquiétude majeure : Usha. Sa famille a de l'argent, au moins deux générations d'avocats, tandis que la sienne... il se tait un instant. Jamais ces maudits bhadrals ne l'accepteront, et ils pousseront Usha à le quitter pour qu'elle ait un mariage digne... J'échoue à trouver des arguments. Elle ne l'a jamais invité chez elle depuis deux ans. Elle est venue chez lui et sa mère l'aime bien. Je sais que ce n'est pas suffisant, Mais quand même, tu dois avoir confiance en elle ! Là il semble touché. Nous arrivons pratiquement sur Gol Park, soudainement un barrissement criard recouvre le tumulte de la ville. Toute une cohorte d'Indiens vêtus de la tenue de l'armée écossaise, en kilt, empruntent le carrefour en jouant de la cornemuse. Ils sont suivis par un camion décoré de couronnes d'ampoules, à l'arrière des personnes chantent autour des statues qui sont emmenées pour être immergées dans l'Hooghly. Derrière le camion, une joyeuse cohue danse sur une musique traditionnelle, le cortège se termine par le générateur électrique qui pétarade, tiré par deux hommes. Lorsque la circulation a repris son rythme, devant la Ramkrishna Mission, j'aperçois deux pieds qui dépassent de la fenêtre arrière d'une jeep de police. L'homme qui se repose sur la banquette a étendu ainsi ses jambes. Ses chaussettes trouées exhibent ses orteils d'une manière ostentatoire.

Debout dans un bus bondé, où l'aurore vient enflammer les visages et la carlingue, je vois au loin la masse ocre du fleuve Hooghly et les nids de bateaux et de péniches rivés aux quais. Nous prenons une des autoroutes suspendues pour aller vers le pont Vidyasagar. Au pied des pylônes qui soutiennent ces voies rapides, des troupeaux de moutons et de chèvres paissent à l'ombre. Sur la grande étendue devant le Victoria Memorial, des blanchisseurs ont étendu par terre de larges bandes d'étoffes, des saris et du linge pour qu'ils sèchent.

Je m'arrête aux environs de Prinsep Ghât pour remonter les berges vers le nord, un ruban de brume voile l'autre berge. Une embarcation froisse le courant au son d'un moteur, le clapotis bave sur les coques vides des péniches rouillées, quelques hommes

sautent de bateau en bateau pour aller à quai, des femmes sortent d'une enfilade de tentes pour se savonner tout en restant en sari, prendre de l'eau pour cuisiner ; une échoppe n'a qu'un volet d'ouvert, les tables sont repliées tandis qu'une odeur de friture émane de cet endroit, j'entrevois Howrah Bridge à l'horizon. En contre-haut une voie de chemin de fer longe les ghâts. Souvent la gare se résume à quelques planches où les trains débarquent un groupe qui aussitôt se disperse. Je suis passé par Fort William que je n'ai pas pu voir, et je continue ma progression, en m'arrêtant de temps à autre, sur un banc en ciment. Le flot des passants est discontinu.

Des marches descendent vers le lit du fleuve, juste à côté des enfants plongent depuis un ponton en béton, des hommes, des femmes et des familles immergés jusqu'au ventre, profondément recueillis, font leurs ablutions ; de la musique, des chants et des rires devançant l'arrivée d'un camion, un groupe porte les statues dans l'eau tandis que les autres cherchent à toucher une dernière fois Durga qui va flotter un temps sur son radeau de fortune avant de sombrer lentement.

Un homme remonte vers l'allée, s'apprête à mettre son casque pour repartir sur son scooter. Me remarquant, il vient vers moi et engage la discussion. Il me demande pourquoi je ne fais pas mes ablutions, mi-narquois, mi-sérieux, ainsi nous philosophons sur le fait que tradition et science ne se rejettent pas forcément, que lui-même, médecin généraliste, est sûr que les ablutions sont un très bon remède contre tous les maux. En tout cas, il a l'air en pleine forme, et mon scepticisme, mes propos quant à la pollution de l'Hooghly n'ont absolument pas entamé sa détermination.

Après avoir assisté à plusieurs échouages de divinités, dont les mains qui restaient parfois à la surface, soudainement entraînées par le courant, donnaient l'illusion que la déesse faisait son crawl annuel, je me suis dirigé vers l'Armenian Ghât proche du pont de Howrah, structure métallique supportant tous les moyens de locomotion existant, qui semble aussi léger et fragile qu'une toile d'araignée.

Assis sur un banc, sous un treillage d'oiseaux et de branches, Nikhil et Usha se sont retrouvés, échappant tous deux à leur famille. A mesure qu'ils parlent, leurs mains se trouvent puis il ose la prendre contre lui. Il lui raconte qu'un soir en visitant les temples avec sa mère, son oncle et des cousins, il l'aperçut, belle dans un nouveau sari noir et or, devant lui. Mais elle était entourée de ses frères, parents et grands-parents. Attristé à cette évocation, Nikhil tente de masquer une crainte. Usha le pince, comme il s'esclaffe, Ah tu te souviens que je suis là ? Ils s'enlacent tendrement. Ardents et souvent mutiques instants où la présence de l'autre aiguise les sens, où la tension de la séparation à venir précipite les gestes d'un au revoir qui résonne comme un adieu, où parfois Nikhil se sent si étouffé qu'il maudit son oncle, sa mère.

Lorsque je suis revenu de ma promenade, j'ai un brahmane discuter avec le gérant. Après les présentations, le brahmane souhaite me parler. Il commence par m'expliquer la fête de Durga, avant d'entamer une longue mélodie sur les mœurs qui ne sont

plus ce qu'elles étaient, sur la manière de vivre des jeunes ; j'émetts l'hypothèse que les changements d'une société peuvent être une évolution. Comme il continue sa lamentation sur les mœurs décousues de la jeunesse actuelle, je mets un terme à la discussion en feignant une soudaine fatigue. Je ne voulais pas que le gérant subisse la bile de ce brahmane. Et puis, je n'ai pas la force d'argumenter avec lui. Je tiens à prolonger la magie de cette promenade, en dégustant un thé savoureux.

Nous échangeons avec Sunil, lorsqu'une agitation éclate dans l'après-midi. Nous sortons, bientôt rejoints par Jayant. A deux maisons de là, en face du temple bouddhique, des hommes installent une grande bâche pour faire un toit, et une bâche comme toile de fond avec quelques slogans. L'effervescence de la troupe qui organise est à son comble, les voix se contredisent, quelques personnes tentent de convaincre les familles retranchées dans leurs tentes de venir, peu à peu des badauds arrivent et bientôt ce qui peut apparaître comme une sacrée confusion devient un meeting du parti communiste, en présence de certains syndicats. Déjà, un des hommes, secs et nerveux, teste le mégaphone et lance des slogans, présente les syndicalistes. Une voiture se gare non loin, un homme en descend, la foule se presse. Sur le banc en bois qui sert d'estrade, il saisit le mégaphone et commence un long speech d'une voix convaincue, qui ira en s'éraillant. Parmi l'assemblée qui est assise à même le sol des gens se lèvent, d'autres arrivent, des enfants braillent, des commentaires entre voisins circulent. Juste avant que la nuit ne se pose, le leader termine son discours, harassé, grave, concerné, mais optimiste. Puis il disparaît dans sa voiture et peu à peu l'installation s'évapore dans un nuage de poussière.

En fermant ma valise je songe à mon arrivée, où la pluie et l'humidité des premiers jours ont rempli la ville et mon esprit de cette épaisseur triste, aux rencontres faites et notamment à Nikhil, Jayant qui me présenta son frère Benoy, et Sunil dont je suis en train de chaudement serrer la main. Ils se tiennent tous deux devant le portail, derniers adieux, ils agitent leurs mains et je me laisse happer par la route, les vélos, les échoppes, les gamins qui vendent les meilleurs rolls de Kolkata. Le taxi stoppe quelques instants à l'angle d'un souvenir, le Marble Palace, qui n'aurait pas de derrière paraît-il ? Mais alors qu'ai-je vu ? Aurais-je rêvé ? Finalement, je réalise que ce qui importe, c'est d'avoir vu ce jour-là quelque chose d'unique. Peut-être devrais-je y retourner... histoire de vérifier.

Dans les rues les couples se tiennent par la main, presque amicalement, attendant d'être à l'intérieur, que ce soit dans un appartement, une tente ou un porche d'ombre, entre les néons qui éclairent une rue pour une étroite fiévreuse et fugace.

Une femme allume une bougie qu'elle placera dans l'un de ces petits temples sur les trottoirs, avant d'entrer dans une pâtisserie acheter quelques gâteaux pour les cousins et ses petits-enfants. J'ai insisté pour que le chauffeur emprunte le centre, fasse des détours même. Puis la large route qui mène à l'aéroport. Le chauffeur sort ma valise.

A chaque voyage nous laissons des bagages. Ce que j'ai vécu là-bas, étant vraiment bien physiquement, fut un moment de grâce. Mais il m'a fallu surmonter pas mal de tensions, de fioritures venues de nos coutumes de vie, et toutes ces pagailles de sentiments, reliquats d'un monde que l'on n'a pas encore quitté. Après quelques nuits tourmentées, j'ai laissé derrière moi une carapace sèche, pour pouvoir enfin me fondre dans ce pays, m'emplier de cette ville nûment.

Je n'ai pas quitté cette ville, je m'en suis éloigné pour une absence qui n'est qu'une ponctuation, une sieste. Le réveil ne se fera que lors de mes retrouvailles avec Calcutta.